

contrait avec une curiosité indiscrette. Il était bien certain qu'aucune d'elles ne pouvait être son Alexandrine, puisqu'il venait enfin d'apprendre toute la vérité ; mais, partant de ce principe que les moindres choses sont remarquées dans une petite ville, il faisait semblant de chercher partout son héroïne, afin que Frédéric, en apprenant ces courses vaines, fût bien convaincu que Mlle XY n'avait rien de commun avec sa femme. Cette recherche apparente était un dernier voile sur le mystère qu'il regrettait de voir évanoui, un dernier acte d'obéissance à la volonté de celle qu'il avait tant aimée depuis plus d'une année ; car il sentait bien que Cornélie était désormais perdue pour lui, et sa douleur était vive de renoncer à cet amour au moment même où il avait entrevu l'espérance de le rendre légitime.

Pendant qu'Amédée errait ainsi tristement au hasard, Pluchard, revenant à P... avec sa femme, lui racontait, chemin faisant, ce qui était arrivé depuis le matin.

— Je possède enfin une partie de ce grand secret en xy, dit-il. Je ne sais pas encore le nom de la princesse, mais le héros de ce roman est ici. C'est un de mes anciens amis ; tu dîneras avec lui tout à l'heure.

On devine dans quelles étranges perplexités ces paroles durent d'abord jeter Cornélie. Mais Pluchard était si pressé de dire tout ce qu'il savait, que ce trouble dura à peine quelques secondes et fut aussitôt tout à fait dissipé par le récit complet des circonstances de l'apparition inattendue de Saint-Girons.

Alors, sans prendre la peine d'écouter les commentaires dont Frédéric jugea à propos de faire suivre sa narration, Cornélie réfléchit profondément sur les devoirs que lui imposait ce qu'elle venait d'apprendre. Jamais Amédée ne s'était montré plus digne d'amour et d'estime. Son voyage à P... le motif qui l'amenait, cette lettre si à propos sacrifiée, tout prouvait que Saint-Girons avait pour elle une affection profonde et respectueuse. Elle avait donc été une fois aimée comme elle voulait l'être, l'ambition de son cœur était satisfaite. Désormais

que pouvait-elle devenir autre chose pour son amant qu'un obstacle au brillant avenir qui s'ouvrait devant lui ? Comme toujours, avec cette lucidité de raison, cette force de clairvoyance qui ne l'abandonnaient jamais, Cornélie jugea sans se faire aucune illusion la nouvelle situation qui lui était faite par les circonstances. Quand elle arriva chez elle son parti était irrévocablement pris.

Cornélie et Saint-Girons se saluèrent comme s'ils se voyaient pour la première fois.

— Ma chère amie, dit Pluchard, je te présente le héros de l'histoire que je viens de te raconter ; c'est un vrai chevalier sans peur et sans reproche.

— Oui, Monsieur a noblement agi. Quand mademoiselle XY le saura, elle lui gardera une éternelle reconnaissance d'avoir ainsi sauvé son honneur.

— Rien de mieux, reprit aussitôt Frédéric, mais croyez-en mon expérience, mon cher Saint-Girons ; le mariage est un port tranquille et sûr, il faut toujours en arriver là, au lieu de sauver l'honneur des autres, donner le nôtre à garder à une femme sage qui nous en rendra bon compte. Faites comme moi, mariez-vous bel et bien sans courir davantage les amours anonymes. Vous êtes plus jeune que moi, vous serez heureux plus tôt que moi, voilà tout. Votre XY ne peut être qu'une intrigante... une coureuse d'aventures.

— Qu'en savez-vous ? reprit Cornélie, c'est peut-être une pauvre femme qui n'a pas eu d'autre amour dans sa vie, et que cette double épreuve empêchera de maudire Dieu de l'avoir mise au monde !... Si Mlle XY n'est pas libre, comme je le crains d'après les précautions dont elle s'entoure, ne lui sacrifiez pas follement votre avenir, monsieur, mariez-vous. Son âme est sans doute à la hauteur de la vôtre, elle fera des vœux sincères pour votre bonheur, tout en restant, elle, à jamais fidèle à votre souvenir.

A. DE SANTEUL.

FIN.

## CE N'EST PAS UN CONTE EN L'AIR.

J'étais, moi sixième, dans l'intérieur d'une diligence. Je devais rester trois jours et deux nuits enfermé dans ce trou à quatre roues. Par un hasard bien rare, je trouvais pour compagnons d'infortune des gens spirituels et bien élevés.

La conversation vint à tomber sur les périls auxquels chacun de nous avait été exposé. Un marin avait fait trois fois naufrage, et un jour, dans les mers de l'Inde, en sautant à l'abordage, il avait été jeté à l'eau à quelques brasses de la gueule béante d'un requin. Un officier de zouaves, saisi par un Bédouin, allait être décapité ; déjà le fatal yatagan pénétrait les vertèbres de son cou, lorsqu'une balle française vint le sauver en brisant la tête de l'Arabe. Un troisième interlocuteur avait été lancé à une hauteur prodigieuse lors de l'explosion d'un bateau à vapeur américain.

— Quant à moi, messieurs, nous dit un jeune homme maigre et pâle qui, jusque-là, avait gardé le silence, je n'ai point navigué, je n'ai jamais vu le feu, et je me suis trouvé dans une situation plus critique peut-être qu'aucun de vous ; elle avait du moins le mérite de la nouveauté.

J'étais à Bruxelles il y a quelques années. Hardi, téméraire, avide d'émotions, je voulus faire avec un de mes amis la partie d'une ascension aréostatique. Au moment fixé, mon camarade me manqua de parole. J'allais seul quitter la terre, lorsqu'un inconnu, sortant du

cercle des spectateurs, me supplia de lui permettre de m'accompagner. Il me fit les plus vives instances à cet égard. Il me promit avec serment de se conformer de point en point à tout ce que je prescrirais. Je consentis.

Il s'élança dans la nacelle : son air était radieux. Je donnai aussitôt l'ordre de lâcher les cordes, et quelques secondes après nous étions déjà au-dessus de la cime des arbres.

Mon compagnon ne manifestait pas le plus léger symptôme d'inquiétude ; il était assis dans notre frêle et dangereux asile avec autant de calme et de sang-froid que s'il se fût enfoncé dans un bon fauteuil, y cherchant le repos que réclame la digestion d'un succulent dîner. Semblable à l'oiseau, il semblait se complaire dans son élément. Afin de faciliter notre ascension, je vidai un des sacs de sable dont je m'étais muni, il en parut enchanté et me pria de me débarrasser de ce qui me restait de lest.

Je refusai ; il insista. Je lui demandai pourquoi il tenait si fort à s'élever à une grande hauteur.

— Je crains, répondit-il, que l'on ne me reconnaisse.

Je crus avoir affaire à un original qui avait entrepris ce voyage aérien par un coup de tête, par un mouvement irréfléchi, et qui redoutait que la chose ne parvint à la connaissance de quelqu'un de sa famille. Je l'assurai qu'il n'y avait aucun risque que, de terre, l'on pût distinguer ses traits.



Sourd à toutes mes raisons, il exigea avec une nouvelle véhémence que j'allégeasse la nacelle de son lest. La chose était impossible : nous étions déjà fort élevés ; le vent nous poussait du côté de la mer, et je n'étais pas sans inquiétude. Je lui enjoignis avec humeur de rester tranquille et de se tenir coi. Il murmura entre ses dents quelques paroles entrecoupées, et je le vis lancer son chapeau en l'air ; il ôte ensuite son habit et lui fait prendre la route qu'avait déjà parcourue le chapeau.

— Bien ! bien ! s'écrie-t-il ; nous sommes moins chargés à présent : nous irons mieux.

Et il se met à dénouer sa cravate.

— Mais qu'avez-vous donc ? lui criai-je. Eût-on un télescope, on ne pourrait d'en bas savoir qui vous êtes.

— Ne vous en flattez pas trop, me répliqua-t-il ; ils ont de bons yeux chez le docteur Van Espen.

C'était le nom d'un médecin qui tenait une maison de santé célèbre, et consacrée spécialement à la guérison des maladies mentales.

— Est-ce que vous connaissez le docteur Van Espen ? dis-je.

— Si je le connais ! Voilà deux ans que l'on m'a logé chez lui. J'y ai été maltraité de toutes façons, saigné, purgé, arrosé d'eau fraîche, contrarié sans relâche. Jamais on ne m'y a laissé maître de mes actions. J'étais là comme au cachot. Je suis parvenu à m'échapper ce matin de ce séjour maudit ; maintenant, je suis tranquille : l'on ne me m'y reverra jamais.

La chose était sûre, je me trouvais à côté d'un aliéné, dans une fragile nacelle qu'enlevait un aérostat, et j'étais à mille ou quinze cents mètres de hauteur ! Je restai un instant anéanti, glacé d'effroi. Une soudaine fantaisie de mon camarade, une velléité funeste de sa part, une lutte entre nous, et c'en était fait de nous deux. Il répétait avec fureur son cri si alarmant pour moi :

— Plus haut ! plus haut ! plus haut !

Il se dépouillait avec rapidité de ses vêtements ; il les jetait aussitôt. Je le regardais faire d'un œil hébété. Je ne lui adressais aucune observation : je voyais trop bien que ce serait peine perdue, et je craignais de le mettre en colère.

Jugez de ce que je dus éprouver lorsque, après qu'il eût ôté ses bas, je le vis se tourner vers moi. Me toisant d'un œil farouche, il articula d'un ton de conviction :

— Nous avons encore dix mille lieues à faire : il faut que l'un de nous se débarrasse de l'autre.

Ses cheveux se hérissaient ; ses mains se contractaient ; il était d'ailleurs beaucoup plus robuste que moi ; je ne pouvais songer à lui opposer la moindre résistance.

Si j'avais eu sur moi un pistolet, un poignard, je n'aurais pas hésité à lui brûler la cervelle, à lui percer le cœur d'un coup qu'aurait assuré le désespoir. Croyez-vous que le moraliste le plus austère eût été en droit de me blâmer ? J'étais sans armes.

Jamais, dans les angoisses du cauchemar, dans les rêves de l'imagination la plus assombrie, je ne m'étais figuré situation pareille à la mienne ; elle n'avait pas d'exemple.

J'aurais voulu être à la merci d'un anthropophage, j'aurais désiré me trouver nez à nez avec un tigre à jeun, tout, plutôt que d'être là, au pouvoir d'un insensé auprès duquel prières, suppliques, observations, raisonnements étaient superflus.

Je le vis, sans essayer de m'y opposer, saisir et précipiter nos trois sacs de lest. Le ballon s'éleva alors avec une rapidité de plus en plus effrayante. Il avait déjà atteint une hauteur à laquelle je n'imaginai pas qu'on pût arriver, la terre avait disparu ; d'épais nuages roulaient au-dessous de nous, s'élevaient sur nos têtes, nous cernaient de toutes parts, un froid mortel me saisissait, et nous montions toujours.

Le fou paraissait mécontent, il se parlait à lui-même. « Nous n'allons pas, nous n'allons pas ! » murmurait-il entre ses dents. Tout d'un coup, se retournant vers moi : Etes-vous marié ? êtes-vous père ? me dit-il. — J'ai une jeune femme et neuf petits enfants que ma mort laisserait sans pain, répliquai-je au plus vite. — Et moi, s'écria-t-il avec un sourire affreux, avec un éclat dans ses prunelles qui me fit frissonner de la tête aux pieds, j'ai trois cents femmes, j'ai cinq mille enfants ; je les aurais déjà rejoints si le double poids que porte le ballon n'avait pas ralenti son essor ; ce retard m'exaspère.

— Peste ! répondis-je au hasard et toujours désireux de gagner du temps, votre famille est nombreuse ? où est-ce qu'elle demeure ? — Dans la lune ; c'est là que je vais ; j'y serai rendu tout de suite dès que je me serai débarrassé de toi ; allons, tu me gênes ; je te souffre là depuis trop longtemps ; va-t'en bien vite.

Le ballon montait avec une rapidité nouvel-

le. Je n'en entendis point davantage ; il se jeta sur moi, je sentis ses bras de fer qui m'entouraient, qui me soulevaient. . . .

En ce moment même un cri effrayant se fait entendre ; une affreuse secousse se fait sentir, la diligence venait d'accrocher la roue d'une lourde charrette de roulage ; elle avait versé ; nous roulons pêle-mêle ; nous sommes déposés dans un fossé plein d'une boue épaisse, plus noire que l'encre.

Nous en fumes, pour la plupart, quittes pour des contusions assez légères ; mais l'aéronaute, dont le récit avait été si brusquement interrompu, eut le bras gauche cassé. Il s'était, dans sa chute, trouvé en contact avec un pavé.

Nous déposâmes ce pauvre diable au premier village ; il fut remis à un officier de santé qui acheva probablement de l'estropier ; nous continuâmes notre route. Je ne l'ai jamais revu depuis.

Je m'adresse à lui par la voie de la prière pour le prier de me dire comment il sortit d'un mauvais pas si périlleux.

A Monsieur G. . . . , compagnon de voyage de l'homme *maigre et pâle* qui a eu le bras cassé par l'effet d'une culbute de la diligence, le . . . du mois de . . . .

Londres, le . . . 184. . .

Monsieur,

Ce n'est qu'aujourd'hui seulement que je lis dans la *Quotidienne* le récit que vous avez fait de mon aventure aérostatique. Que n'ai-je su plus tôt que vous aviez trouvé dans ma narration assez d'intérêt pour qu'elle vous parût digne de l'impression, il y a longtemps que je vous aurais fait connaître l'issue de mon aventure. Vous vous rappelez dans quelle position périlleuse je me trouvais quand la diligence nous a culbutés, les uns dans un fossé boueux, les autres sur le pavé.

Hélas ! plutôt à Dieu que les voyages qu'on fait en diligence en rasant la terre de compagnie avec des gens sensés et spirituels comme vous, ne fussent jamais plus fatals à nos membres que ne le fut mon voyage aérien avec un fou, malgré toutes les raisons que j'avais de croire que ce voyage finirait mal pour moi ! Je suis estropié du bras gauche pour la vie, et ce n'est pas des hauteurs de l'atmosphère que j'ai rapporté cette cruelle infirmité.

Je prends, pour répondre au désir que vous

avez de connaître la fin de mon histoire, la voie du *Courrier des Lectures*, parce que c'est une publication que tout le monde connaîtra dans peu, et qui finira tôt ou tard par vous tomber sous les yeux.

Le fou, comme vous l'avez vu, s'était jeté sur moi, et déjà il me soulevait pour me faire prendre la route de son chapeau, de son habit et de tous ses vêtements, c'est-à-dire pour me lancer dans l'espace, lorsque tout à coup l'instinct de la conservation me rendit tout mon sang-froid.

— Tu veux te débarrasser de moi, lui dis-je en prenant ma plus grosse voix et lui lançant des regards pleins de toute la colère dont j'étais capable. Eh bien, fais ! . . . Mais tu conviendras que pour un homme aussi sensé que toi, tu n'as guère d'idée.

Mon homme m'écoutait ; c'était déjà beaucoup de gagné, mais il ne me lâchait pas.

— Ne vois-tu pas, continuai-je, que la première chose que je ferai en arrivant sur la terre sera de te dénoncer ; oui, je te le jure, j'irai sur-le-champ trouver le docteur Van Espen, et je dirai . . . .

Ici le fou me lâcha, et ses regards se fixant sur moi avaient toute la profondeur de ceux de l'homme doué de la plus riche intelligence. Bientôt il se prit à rire d'une horrible manière. . . . Je repris :

Et je dirai au docteur Van Espen : Le pensionnaire que vous cherchez est là-haut, dans ce ballon que vous apercevez comme un point noir. Vous le voyez, n'est-ce pas, docteur ? Eh bien il retourne à la lune. Venez, il est encore temps de se mettre à sa poursuite. J'ai un ballon quatre fois plus gros que celui qui est en l'air, et il monte dix fois plus vite ; avant une heure nous aurons atteint votre pensionnaire en fuite. Le docteur Van Espen, qui n'a qu'un désir, celui de te rattrapper pour te punir, acceptera. Nous nous embarquerons ensemble, et nous amènerons avec nous le donneur de douches, une demi-douzaine d'infirmiers, sans compter que nous apporterons tout ce qu'il faudra pour te purger, te saigner, te dompter et te réintégrer dans la maison du docteur Van Espen. . . .

Si mon diable d'homme ne m'eût pas interrompu, j'étais décidé à périr pendant deux heures. Rien ne nous rend bavards comme le désir de gagner du temps, lorsque notre vie est en péril et que notre salut dépend de notre élo-



quence. Le temps ! mais c'était tout pour moi ! Le ballon montait toujours ; le froid devenait de plus en plus piquant ; j'étais bien vêtu et le fou était sans vêtement. Mon salut n'était donc qu'une question de temps. Il ne s'agissait que d'atteindre au moment ou mon ennemi, vaincu par le froid, serait à ma discrétion. Mais il m'interrompit au milieu d'une phrase, en me disant d'un air hébété :

— Ah ! tu ferais tout ce que tu dis-là !

Il accompagna ces mots du rire le plus hideux, du regard le plus farouche qu'on puisse imaginer.

— Tu as raison, continua-t-il, je n'avais pas songé à cela. Mais... attends... j'ai une idée... Avant de te jeter par-dessus le bord de la nacelle, si je t'étranglais ? tu ne dirais rien au docteur Van Espen....

Je frissonnai, et mes cheveux se hérissèrent à soulever mon chapeau. Le fou se baissa et ramassa un bout de corde oublié dans le fond de la nacelle. Pendant qu'il faisait un nœud coulant, et qu'il l'essayait pour s'assurer qu'il glissait bien le long de la corde, je me hâtai de déchirer une feuille du calpin où je devais consigner mes observations aériennes, ce que cet enragé m'avait empêché de faire. J'écrivis quelques mots au hasard, et pliant la feuille en forme de lettre, j'allongeai le bras au delà du bord de la nacelle.

— Tiens, lui dis-je, et cette fois j'étais furieux, si tu bonges d'où tu es maintenant, si tu fais le moindre mouvement pour te rapprocher de moi, je desserre les doigts et je laisse tomber cette lettre à l'adresse du docteur Van Espen.

Je n'attendais pas un grand effet de cette menace. Cependant le fou demeura immobile et comme pétrifié à sa place. C'est que le froid que j'invoquais depuis si longtemps venait enfin à mon aide. Le ballon s'élevait toujours avec rapidité, de sorte que nous étions arrivés à une hauteur telle que nous ressentions un froid de dix ou douze degrés. Vous figurez-vous notre homme sans aucun vêtement, exposé à une pareille température ? Il grelotta, devint violet, puis s'engourdit, et enfin tomba comme une masse au fond de la nacelle ; une torpeur somnolente et mortelle s'était emparée de lui. Alors je n'eus plus rien à craindre et j'avoue qu'il était temps.

Une fois le maître de diriger notre embarcation aérienne, l'ascension s'arrêta promptement, et notre descente s'effectua huit heures après notre départ, au beau milieu des jardins d'une maison de fous de Londres. Nous étions à Bedlam ; nous ne pouvions pas mieux tomber. Sur ma recommandation pressente, on s'empara de mon compagnon à demi mort et devenu doux et soumis comme un agneau. J'ai su depuis que cette ascension vers la lune lui avait rendu la raison.

Je m'empresse de vous le faire savoir, afin que si dans vos connaissances il se trouve quelque cerveau félé, vous puissiez lui conseiller la même expérience. Seulement, ne comptez pas sur moi pour l'accompagner.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L'homme maigre et pâle, et de plus estropié.

E. D.



Semaine Littéraire du Courrier des Etats-Unis.

## LA MEILLEURE PART,

PAR

M. G. DE LA LANDELLE.

NEW-YORK,  
CHARLES LASSALLE, ÉDITEUR,  
73 FRANKLIN STREET.  
1856.